

Études littéraires africaines

BIYAOULA Daniel, *L'impasse*, Paris, Présence africaine, 1996
NGOYE Achille, *Sorcellerie à bout portant*, Paris, Gallimard, 1998



Ambroise Kom

Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041892ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041892ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kom, A. (2001). Review of [BIYAOULA Daniel, *L'impasse*, Paris, Présence africaine, 1996 / NGOYE Achille, *Sorcellerie à bout portant*, Paris, Gallimard, 1998]. *Études littéraires africaines*, (11), 45–51. <https://doi.org/10.7202/1041892ar>

L'humour, on le voit, est encore un petit peu potache et le ton est plus celui de la farce que de la satire. L'auteur fait néanmoins preuve d'un tonus réjouissant pour relater ces discours cocasses et ces situations farfelues qui ne sont peut-être pas si éloignées de la réalité que certains feignent de le croire, pour le confort de leur bonne conscience blanche et occidentale.

■ Daniel DELAS

■ BIYAOULA DANIEL, *L'IMPASSE*, PARIS, PRÉSENCE AFRICAINE, 1996

■ NGOYE ACHILLE, *SORCELLERIE À BOUT PORTANT*, PARIS, GALLIMARD, 1998

Si nous publions ci-dessous un compte rendu consacré à des ouvrages antérieurs à 1999, c'est en raison de l'intérêt tout particulier de la question traitée, celle du retour.

Je voudrais montrer à partir de ces deux exemples romanesques récents, *L'impasse* de Daniel Biyaoula et *Sorcellerie à bout portant* d'Achille Ngoye, que le pattern initial des retours dont on peut dire qu'il commence avec *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane est demeuré rigoureusement le même, hier et aujourd'hui, qu'il s'agisse d'intellectuels ou des travailleurs immigrés. Car la question fondamentale qui se trouve posée au terme de l'aventure de Samba Diallo est moins celle du retour que la question de l'irruption de l'Europe en nous, c'est-à-dire de la consubstantialité de l'Autre dans l'être africain. Pourquoi a-t-il fallu en définitive que le séjour en Occident s'impose au colonisé comme une incontournable nécessité et même comme une espèce de fatalité ? Pourquoi surtout faut-il que l'Euramérique redéfinisse notre identité et nous impose une renaissance, souvent au prix d'une incroyable tourmente ?

La première partie du récit de Biyaoula est consacrée au voyage que Joseph Gakatuka, qui vit en France depuis quinze ans, a décidé d'effectuer au pays natal. Ce faisant, il quitte, pour la première fois, la Française Sabine avec qui il vit. Mais avant d'en venir à l'accueil qui lui est réservé en Afrique, il est préférable de s'arrêter sur le flash-back que Biyaoula nous propose dans ce qu'il appelle la "Deuxième constriction" et qui nous résume en quelque sorte les temps forts de sa vie en France. Nous apprenons qu'en métropole Joseph Gakatuka fait quotidiennement l'expérience des stéréotypes que les Français, autant ses congénères de travail que les parents de Sabine, peuvent avoir de l'Afrique et des Africains. D'ailleurs, les propos du personnage de Biyaoula frisent par endroits la caricature et se lisent comme une pastiche de "L'expérience vécue du Noir", chapitre V de *Peau noire masques blancs* (1952) de Frantz Fanon.

En plus d'être un objet de curiosité du simple fait de sa couleur, Gakatuka doit répondre à toutes sortes de questions sur les conditions épouvantables et inhumaines dans lesquelles vivent les Africains : "Il

paraît, lui fait-on remarquer, que les gens y [en Afrique] vivent à plusieurs dans la même cahute. [...] Ça doit tout de même être agréable pour vous de vivre dans un pays civilisé même si vous êtes dans un H.L.M. !" (*L'impasse*, 155). Tout comme le Nègre de Fanon, Gakatuka se dit tous les jours "confronté à des regards mortifiants, à des paroles qui [le] confinent à ras de terre, à des passés présents !" (*L'impasse*, 166).

Certes, son amie Sabine lui tient un discours on ne peut plus humaniste et essaie tant bien que mal de l'amener à faire peu de cas de ce que les gens pensent ou disent de l'Afrique ou de sa propre personne. Toujours est-il que son retour en Afrique peut être perçu comme une occasion qu'il s'est donnée pour échapper, au moins momentanément, au pesant regard de l'Autre et pour retrouver une vie "normale" auprès des siens. Mal lui en prend ! Il devra faire face aux deux Afriques qui l'attendent. La première, celle de Brazzaville, est urbaine. Elle croit avoir intégré les valeurs de la modernité et s'attend à ce que Gakatuka, le métropolitain, reflète ses aspirations à l'euroanéité et la confirme dans ses ambitions de réussite. Aussi s'attend-on à ce qu'il présente tous les attributs extérieurs de succès : argent, tenue vestimentaire digne d'un parisien, pouvoir plus ou moins lié à ses relations avec des dignitaires du régime en place. Raison pour laquelle son frère Samuel, déçu de le voir débarquer en bras de chemise, ira le faire "saper" aux "Habits de Paris, le magasin chic de Brazza" (45) !

Par ailleurs, la famille et ses proches parents lui prouveront qu'eux aussi sont informés des manières d'être de l'Autre. Gakatuka constate : "L'un après l'autre mes parents et mes amis me font un gros baiser sur la bouche. Même grand-mère et oncle Titémo. Tous deux me bavent dessus. [...] J'ai vite compris que c'est comme ça qu'on manifeste sa joie au pays, qu'ainsi peut-être on se sent plus proche des Blancs" (*L'impasse*, 37-38). Mais cette Afrique là a aussi ses stéréotypes. Sa xénophobie rivalise pratiquement avec ce que Gakatuka a pu vivre en métropole : "Tous disent que, de toute façon, les Blancs, que ce soit des hommes ou des femmes, ce n'est que des égoïstes, des mauvais, etc." (56). Aussi le met-on en garde contre un mariage mixte : "Ça a une autre manière de penser, les Blancs. Ils ne réfléchissent pas comme nous. Rien que ça, eh bien, ça suffit pour ne pas en épouser une" (58)

Qu'on ne s'y trompe donc point. Les manifestations d'euroanéité de la part des parents ne manquent pas d'ambiguïté. Le plus souvent, il s'agit d'un simple vernis, de l'arbre qui cache la forêt. L'Afrique profonde demeure fermement accrochée à ses valeurs et Gakatuka, le "négropolitain", en fera l'expérience à ses dépens. La gérontocratie jouit encore de tous ses droits et il n'y a pas de place pour la liberté individuelle : "Ici, lui rappelle-t-on, il n'y a que deux possibilités [...] ! Ou tu rentres dans le troupeau et tout le monde est gentil avec toi, ou tu t'en exclus, alors là c'est plus la peine de compter sur qui que ce soit" (93). Conclusion malheureuse : "Je rêve de Brazza, de la chaleur dans laquelle on y vit. Mais

sur place, je m'aperçois que ce n'est pas mieux, que c'est juste la nature de l'anonymat qui change, qu'à Brazza on nous veut anonymes et réels à la fois, inexistantes et matériels" (96-97). À la limite, il ne lui reste plus que le saut dans le vide ou la main d'un fou semblable à celui qu'on rencontre dans *L'aventure ambiguë*.

Si dans la dialectique du "nous et les autres", l'Europe se distingue par ses ambitions de conquête et de domination, avec en prime un certain mépris de l'Autre, l'Afrique, quant à elle, joue aussi de ruse et de duplicité. Tout en s'appropriant, on l'a vu, certains aspects de la civilisation venue d'ailleurs, elle voudrait, dans une certaine mesure, demeurer elle-même. D'où l'exigence apparemment paradoxale qui est faite à Joseph Gakatuka de paraître à la fois parisien, sans pour autant oublier les mœurs traditionnelles de la société. Alors que l'Européen semble avoir rejeté les valeurs africaines en cherchant à inférioriser le dominé, l'Africain semble plutôt revendiquer le droit à la différence culturelle. Aussi empruntera-t-il à l'Europe ce qui lui convient pour sa survie du moment.

Cette vision du monde, on l'aura compris, pose aussi le problème de l'africanité ou si l'on préfère, de l'authenticité africaine. De Samuel et de Joseph, lequel, en définitive, aux yeux du petit peuple, est perçu comme l'Africain authentique ? Samuel joue volontiers le jeu du système qui gouverne en mettant l'accent sur le paraître. Malgré les extravagances du "Directeur de la recherche sur le développement accéléré et immédiat", il ne bouscule pas les traditions et soigne ses relations avec les dignitaires du régime en place. C'est pourtant Samuel, le frère aîné, qui symbolise la modernité auprès d'un groupe familial dont il semble respecter les habitudes et la manière d'être. Participant authentique à la construction du quotidien africain, qu'importe la qualité dudit quotidien, Samuel est perçu comme un spécimen représentatif du vécu social et du savoir local. L'échec de Joseph Gakatuka tout comme celui de Samba Diallo provient certes de ce qu'ils n'ont pas su "assimiler sans être assimilés", mais aussi et surtout de ce qu'ils ont sous-estimé le pouvoir de résistance de l'Afrique profonde. Et la résistance peut parfois prendre des formes déroutantes et même mener à la déroute.

C'est l'image que projette *Sorcellerie à bout portant* d'Achille Ngoye. Tout comme Joseph Gakatuka, Kizito Sakayonsa retourne au Zaïre après quinze ans d'absence. C'est, comme on dit, un "Euroblack" puisqu'il est du reste porteur d'un passeport français. Contrairement à Gakatuka, ce n'est ni le mal du pays ni le loisir qui l'appelle mais le malheur. Son frère Tsham, officier de l'armée locale, est mort dans un accident d'autant plus mystérieux que le corps reste introuvable. Faire enquête sur les circonstances de la mort de Tsham constitue l'intrigue de ce roman de la Série noire. Mais nous nous intéresserons moins à la trame du récit qu'à l'aventure personnelle de l'Euroblack au pays des ancêtres.

Déjà à bord du Cercueil Volant d'Air Peut-être (entendre Boeing 747 de la Camair) qu'il emprunte, il fait la connaissance d'un certain Peter

Thombs d'origine britannique qui se dit homme d'affaires. Comme Kizito s'en rendra compte, Peter Thombs connaît bien le pays puisqu'il y vit depuis vingt-cinq ans. Sans l'avouer directement, il semble bien profiter des réseaux maffieux en place. Pour Peter Thombs, le pays est en totale déliquescence, complètement "si-nis-tré" (60) et, dit-il, "dépouiller autrui représente ici un sport d'excellence" (61). Il met Kizito en garde : "vous rentrez au Zaïre après quinze ans d'absence. Le choc va être terrible for you, car la situation s'est beaucoup dégradée. [...] Jamais, dans la history de l'humanité, on n'a vu un country ramper de cette manière en temps de paix. Un cas d'école" (15). Difficile de dire de quel côté se situe ce gentleman qui ne trouve pas de mots assez durs pour caractériser la "voyoucratie" qui maintient le pays à genoux (60). Le britannique affirme avoir changé d'activité à sept reprises en vingt-cinq ans et reconnaît que "la réussite dans ce pays cochonné appartient aux acrobates" (16). Il est propriétaire de la très prospère SOGA-7, "Society de gardiennage et de Sécurité Peter Thombs", raison sociale déclarée d'une entreprise qui s'occupe entre autres des investigations industrielles et commerciales. Il s'explique :

Les structures du pays ont implosé à tel point que les gens lésés évitent de saisir les tribunaux. On le sait : les jugements reposent sur les "matabiches", autrement dit les "haricots destinés aux z'enfants", ces bakchichs qui conditionnent les services. [...]

La SOGA-7 bosse avec des officiers et sous-officiers réformés. Bien entraînés, motivés dans leur job, ils ont conscience de servir le droit plutôt que de favoriser une politique maffieuse (59).

Le décor étant ainsi planté, Kizito, l'expatrié comprendra d'ailleurs que le tableau passablement surréel de Peter Thombs se situe bien en deçà de la réalité. Au débarquement, les préposés à l'immigration l'accueillent à froid, surtout au vu de son passeport :

Quelle est votre nationalité ?

- ... Mon passeport est français.

- Avec un nom pareil ? Vous m'prenez pour qui ? Les vrais Gaulois s'appellent Ronsard, Molière, De Gaulle... De plus, et c'est votre soi-disant passeport qui le mentionne, vous êtes né à Pania-Mutombo. C'est où ça, selon vous ? Dans les z'Ardennes ? [...]

Vous j'êtes de ces péteux qui ont fui le pays au pire moment et qui accourent mai'nant que le sieur Laurent-Désiré Kabila se pointe à l'horizon. Ne seriez-vous pas un de ses éclaireurs ? (19)

Évidemment, l'agression verbale est une technique tout à fait éprouvée pour casser le moral des nouveaux venus afin de mieux les arnaquer. Kizito Sakayonsa y perd non seulement une bonne partie des 10 000 FF des obsèques mais aussi son passeport et son billet d'avion. Et comble de malheur, il lui est même difficile de signaler la perte de son passeport à

l'Ambassade de France ? : "La chancellerie ressemblait à une forteresse depuis l'assassinat rocambolesque [...] de son chef de mission"(51). Ainsi que lui suggère l'analyse de son oncle, le "Zaïre, c'est plus un pays normal" (26). D'après le même oncle, on a affaire à une "chefferie privée", à un "pays privatisé", à "une propriété privée" (27). Peter Thombs ajoute : "Ne raisonne pas en fonction des structures juridiques d'un autre pays" (44). Ici en effet, la réalité supplante toute fiction et il faut éviter de raisonner "en fonction des critères étrangers à nos poids et mesures"(51). Et l'oncle de renchérir : "nous souffrons, moins du palu et du sida que de la pagaille entretenue"(26). La présence de Kizito engendre un raid de truands au lieu même du deuil, car paraît-il, "des loubards expulsés d'Europe taxent les compatriotes à double nationalité en visite ici. Parmi ces voyous, il y a les Zoulous, exportés de France, mais aussi les New-Jack de Grande-Bretagne et les Jama de Belgique. Virés du Nord sans le moindre viatique et, droits de l'homme désobligeant, en calfouette ou pieds nus, ces guignards croient se dédommager d'une expulsion inique par la truanderie"(34).

À partir de *Sorcellerie à bout portant*, il y aurait toute une étude à réaliser sur la psychologie des expulsés de Schengen. D'avoir été éjectés du centre vers la périphérie et de voir s'effondrer leur rêve d'accès à la modernité semble créer chez eux des comportements d'enragés, de desperados inconsolables. Ce qui en ajoute aux nombreux maux qui affectent déjà les sociétés africaines où la quête d'expédients de toute nature est une préoccupation de toutes les couches de la communauté. Pendant que les uns comme Tsham, le frère de Kizito, sombrent dans l'occultisme qui ne semble pas étranger à sa disparition, d'autres s'imbibent d'alcools bon marché comme "l'odontol" et le "sodabi" : "S'étant étonné de sa vente libre, Kizito s'était entendu dire que sa consommation montait en flèche à cause du prix lèche de la bibine. Muflée assurée avec plus de soixantedix degrés de force. Toxique avec une teneur élevée d'alcool méthylique. Ambiance dès le coup d'envoi" (42). À ce rythme, on comprend que le pays, à l'instar de la morgue que découvre Kizito, ressemble à un vaste mouroir :

Les yeux hagards, dégrisés, Kizito franchit l'entrée du local en retenant son souffle, puis recula. Irrespirable. On l'avait pourtant prévenu de la violence du tableau : les proies des calamités sans nom, les cadavres fournis par les hôpitaux-mouroirs, les corps séquestrés, putréfiant sur place tant que leurs proches ne bancaient pas les frais d'hosto, les martyrs de la faim, les mistouillards et les objets de la fatalité, les victimes du grand banditisme, étaient empilés dans un petit local datant de l'époque lointaine où Kin comptait cinquante mille indigènes. Avec une mortalité réduite au point que les négociants grecs n'avaient pas flairé le boom du funéraire. Les tiroirs frigorifiques saturés, les "pauvres" - terme conseillé pour parler des macchabs - s'entassaient dans la pièce, telles des bûches, non sans dégager une odeur pestilentielle (36-37)

Point n'est plus besoin d'aller au-delà de ce tableau pour mesurer le

choc du retour que subit Zito. Au point où il faut se demander si le mysticisme dans lequel baigne le roman par bien des côtés n'est pas simplement une forme de résistance, une manière fort originale de tourner le dos à l'environnement qui fonctionne comme un récit de voyage tant Zito le protagoniste, malgré la disparition de son frère, maintient une certaine distance entre lui et les événements qu'il relate. Il pourrait donc y avoir au moins deux manières d'approcher le récit de Ngoye. À la suite du pattern inauguré par *L'aventure ambiguë*, on sera sensible à la manière dont Kizito Sakayonsa demeure étranger aux changements survenus dans son pays pendant ses quinze ans d'absence. En fait, il est devenu "Autre", incapable qu'il est d'appréhender une "modernité" qui, à ses yeux, n'est que précarité et chaos. Il ne mesure pas combien sa manière d'être est problématique aux yeux de ses congénères.

En revanche et contrairement à Samba Diallo, son altérité est convoitée ainsi que le traduisent les attitudes des préposés à l'immigration et des expulsés de Schengen qui le prennent en grippe. Eu égard à sa double citoyenneté et à son aisance présumée, Zito, "l'expatrié" est devenu en quelque sorte un sujet exotique, l'Autre, qui comme dirait Todorov, "est systématiquement préféré au même" (355). À cet égard et contrairement à *L'impasse* de Biyaoula, *Sorcellerie à bout portant*. C'est à défaut de n'être pas comme lui - jalousie oblige - qu'on lui cherche querelle. Et c'est aussi faute de pouvoir s'en prendre directement à celui qui nous a fait miroiter une utopique modernité que l'on s'en prend à ses alter ego. Comme l'a suggéré Joseph Ma Thiam, l'Afrique se venge comme elle peut, avec les moyens dont elle dispose.

Les deux romans suggèrent peut-être qu'il faudrait juger les candidats au retour en termes d'authenticité. Et l'authenticité dont il s'agit n'est pas une donnée en soi, une espèce d'africanité originelle, mais plutôt une construction permanente pour répondre aux enjeux du quotidien. Certes, la société zaïroise est déroutante du fait des comportements de ses divers membres. Mais il faudrait justement se garder de les apprécier en fonction "des poids et mesures" (52) venus d'ailleurs. Et c'est ici que le concept d'authenticité prend tout son sens. Car de ce point de vue, Peter Thombs paraît bien plus authentique que Kizito Sakayonsa dont le patronyme semble avoir été fabriqué pour évoquer délibérément certaines danses chorégraphiques qui furent fureur pendant les folles années de l'authenticité mobutiste. Il est d'autant plus représentatif, qu'importe sa moralité, que tout en demeurant très "Britiche" (15), il comprend parfaitement les rouages du pays, y compris les non-dits de son fonctionnement. La question d'authenticité, on le voit, est donc relative et exclut toute représentation au nom de la race ou des origines. Peter Thombs ne se risquera peut-être pas à parler au nom du Zaïre mais tout indique que s'il choisissait de le faire, il en donnerait une image plus authentique - n'est-ce pas ironique ? -, plus réelle justement que celui qu'il appelle, flegmatique, son

"compatriote euroblack" (57). L'un et l'autre récits semblent ainsi fonctionner comme des mises en garde en direction des Africains qui séjournent trop longtemps en Occident en oubliant de se tenir au courant des évolutions que subissent les pays du continent. La qualité du retour, suggèrent les auteurs, est étroitement liée à la maîtrise du terrain et de la psychologie des acteurs en place.

■ Ambroise KOM

■ EFOUI KOSSI, *LA FABRIQUE DE CÉRÉMONIES*, ROMAN, SEUIL, 249 P.

Chez Kossi Efoui, l'exigence d'écriture s'allie totalement avec la vision du monde. La modernité assumée d'un monde déstructuré, déconstruit avec exigence et recherche (la composition en chapitres est très savamment mixée), reste toujours prise dans une oralité vraie. Au sens que donne Henri Meschonnic à ce terme, d'investissement d'un sujet qui parle dans et par son écriture.

Entrons un peu plus dans le détail. La phrase existe mais c'est rarement la phrase classique avec sujet verbe complément. Encore moins la période balancée. Comme pour la ponctuation, il n'y a pas de systématisme intellectuel, ni dans le sens d'une suppression totale des phrases et de leurs marques ponctuationnelles, ni dans un respect vétilleux de pouvoir de la virgule. Dépassées ces querelles commencées il y a un siècle. Phrases sans verbes, souvent. Au participe présent souvent, ce mode de la simultanéité par excellence, confiné dans un rôle ancillaire par la tradition qui le juge lourd et qui chez Kossi s'épanouit magnifiquement. Comme un opérateur d'oralité.

Oralité qui ne sera pas confondue avec une simple mimesis de la parole quotidienne ; certes elle se marie souvent avec elle car le dialogue fonctionne bien dans ce roman, mais c'est d'une oralité qui retrouve la parole sans en imiter la représentation qu'il s'agit, qui l'invente en somme par une procédure novatrice dans sa complexité, qui recourt au faufilage polyphonique (ces développements où bruit la rumeur de la rue africaine) et pratique constamment le discontinu, rompant et dénervant la syntaxe.

Quant aux êtres, ils sont comme les phrases, désarticulés, comme atteints d'une maladie nerveuse qui perturbe la coordination harmonieuse des membres, des muscles, du mouvement. Voici par exemple la première phrase :

L'homme qui m'a accueilli parle avec ses dents, mâchoire du bas glissant, mâchoire du haut freinant, et cliquetis et crissements, muscles faciaux noués en travers d'une bouche patraque

Et ce n'est pas seulement la parole qui est atteinte mais le corps tout entier

à partir de ce moment, chacun de ses gestes va acquérir un statut de nécessité absolue, donnant cette impression que ses gestes précèdent et commandent